

Michel Verjux

«Respiration» - «Atmen, du unsichtbares Gedicht!»<sup>1</sup>

(Notes pour mon exposition personnelle «Respiration» à la galerie Mark Müller, Zürich, 6 mai - 4 juin 2011.)



«Respiration, toi l'invisible poème!»<sup>2</sup> Comme le dit Rainer Maria Rilke, la respiration est un peu comme une œuvre invisible. Elle n'en travaille pas moins, selon moi, à nous faire vivre. Lorsqu'un visiteur se déplace dans l'espace d'une exposition, cela peut être l'occasion, pour lui, de faire une pause, de ralentir un peu le rythme et de se ressaisir de l'égarement dans lesquels sa vie se trouve entraînée, plus ou moins malgré lui.

Pour respirer, nous avons besoin d'air et d'espacement entre les événements, les objets et les signes qui nous occupent, nous traversent et nous entourent. Et tout comme l'air et l'espace sont nécessaires pour respirer et nous déplacer, la lumière nous est nécessaire pour voir, à commencer par ce que nous avons devant les yeux.

Conjuguer dans une œuvre, aujourd'hui, des facteurs physiques comme l'air (l'espacement entre les événements, les objets et les signes), l'espace (les éléments constitutifs, fonctionnels et significatifs de l'architecture) et la lumière (une lumière en acte rendue délibérément visible et, qui plus est, de l'éclairage produit par une source de lumière non cachée): cela fait partie de la grammaire du jeu de langage que je propose. Un jeu de signes entrelacés à cette forme de vie qui est celle que pratiquent les agents du champ de l'art contemporain.

Exposer au regard du regardeur quelque chose qui soit à la fois clair et évident, réduit au minimum et nécessaire et suffisant et, en même temps, vivifiant et stimulant: cela peut passer par le fait d'éclairer très partiellement mais directement l'espace, par le fait d'en révéler quelque chose de son atmosphère, de sa structure et de ses usages.

Ici, dans le nouvel espace de la galerie Mark Müller à Zürich, deux bandes de lumière projetée: l'une horizontale, au milieu du mur du fond (visible derrière la porte vitrée, depuis la rue), l'autre verticale, en prolongement de la poutre médiane (seulement visible lorsque nous sommes à l'intérieur de la galerie). Un clin d'œil, une fois de plus, aux célèbres Zips de Barnett Newman, dans lesquels chaque bande n'est pas une simple ligne traversant un champ, comme il le dit, «un champ qui donne vie aux autres champs»<sup>3</sup>. L'exposition de ce qui nous entoure, sous la lumière – sous un rai de lumière – constitue alors, non pas véritablement un «poème invisible» – laissons cela à la respiration ! –, mais l'œuvre visible en elle-même.

(Paris, atelier du Père-Lachaise, à l'occasion de mes 20 060 jours de vie, printemps 2011.)

---

<sup>1</sup> Rainer Maria Rilke, Sonette an Orpheus (1922), repris dans Rainer Maria Rilke, Les Elégies de Duino, suivi de Les Sonnets à Orphée, trad. Franç. Armel Guerne, Paris, Seuil 1972, p. 145.

<sup>2</sup> Rainer Maria Rilke, ibid.

<sup>3</sup> Barnett Newman, «Entretiens avec David Sylvester» (1965), repris dans Barnett Newman, Ecrits, trad. Franç. Jean-Louis Houdebine, Paris, Macula, 2011, p. 355.